

let. hist. v. 8

L E T T R E

À

K

MONSIEUR A *** DU P ***.

DANS LAQUELLE EST COMPRIS

L'EXAMEN
DE SA TRADUCTION DES LIVRES

ATTRIBUÉS À

ZOROASTRE.

— Beatus Fannius ultrò
Delatis capsis, et imagine Hor.

À LONDRES:

CHEZ P. ELMSLY, dans le STRAND.

M,DCC,LXXL

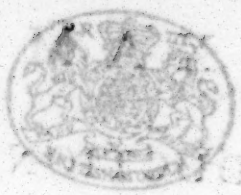
J. E. T. R. E.

A

Monsieur A. J. J. J. J.

PARIS 1889

J. E. T. R. E.



PARIS 1889

J. E. T. R. E.

J. E. T. R. E.

L E T T R E

À

MONSIEUR A*** DU P***.

NE soïez point surpris, Monsieur, de recevoir cette lettre d'un inconnu, qui aime les vrais talens, et qui fait apprécier les vôtres.

Souffrez qu'on vous félicite de vos heureuses découvertes. Vous avez souvent prodigué votre précieuse vie ; vous avez franchi des mers orageuses, des montagnes remplies de tigres ; vous avez flétri votre teint, que

A

vous

vous nous dites, avec autant d'élégance que de modestie, avoir été composé *de lys et de roses* ; vous avez essuïé des maux encore plus cruels ; et tout cela uniquement pour le bien de la littérature, et de ceux qui ont le rare bonheur de vous ressembler.

Vous avez appris deux langues anciennes, que l'Europe entière ignorait * ; vous avez rapporté en France le fruit de vos travaux, les livres du célèbre Zoroastre ; vous avez charmé le public par votre agréable traduction de cet ouvrage ; et vous avez atteint le comble de votre ambition, ou plutôt l'objet de vos ardens désirs ; vous êtes Membre de l'Académie des Inscriptions.

Nous respectons, comme nous le devons, cette illustre et savante Académie : mais vous

* Ce n'est point par affectation qu'on suit ici l'orthographe de M. de Voltaire. Ce grand écrivain qui a rendu tant de service à sa langue, a certainement raison, lorsqu'il dit, *qu'on doit écrire comme on parle, pourvu qu'on ne choque pas trop l'usage, et qu'étant très dévot à St. François, il a voulu le distinguer des Français.*

meritez,

méritez, ce nous semble, un titre plus distingué.

Cristophe Colomb ne découvrit qu'un nouveau monde, rempli de bêtes féroces, d'hommes plus féroces qu'elles, et de quelques mines de ce métal jaune, que vous avez prudemment négligé : mais pour vous, Monsieur, vous avez cherché une nouvelle religion, laissant aux hommes oisifs le soin de cultiver la leur. Les saints pères de votre chère patrie n'ont jamais affronté tant de périls pour avancer le vrai culte que vous en avez essuié pour découvrir le faux.

Plus grand voyageur que Cadmus, vous avez rapporté, comme lui, de nouveaux caractères, et de nouveaux dieux. Nous disons de *nouveaux dieux*, car vous n'avez pas oublié, Monsieur, celui que vous volâtes dans une pagode près de Keneri.

A parler franchement, on doit vous faire pour le moins l'Archimage, où grand prêtre des Guébres, d'autant plus que dans ce nouveau

peste vous auriez l'occasion de mettre un peu plus de *feu* dans vos écrits.

Voyageur, Savant, Antiquaire, Héros, *Libelliste*, quels titres ne méritez-vous pas ? On se contente de vous offrir celui qu'Horace donnait à Fannius dans l'épigraphe de cette lettre, que vous avez lû, sans peut-être vous douter de la justesse de l'application. Comme lui vous vous applaudissez sans mesure ; vous voilà *beatus* : vous avez déposé vos manuscrits à la bibliothèque royale ; voilà *delatis capsis* ; sans y être invité ; voilà *ultro* : et pour rendre la comparaison plus juste, vous nous donnez souvent votre portrait (*imaginem*) duquel vous paraîssiez fort épris. Mais Fannius était Poëte, et par malheur il s'en faut de beaucoup, à la fiction près, que vous ne le soïez.

Vous avez certainement de plus hautes prétentions ; sacrifier au bien public les dons les plus brillans de la nature est toute autre chose que de cueillir quelques lauriers sur le Parnasse ; et vous ne nous laissez point ignorer ces sacrifices. Dans votre premier volume à la vingtième

vingtième page *, vous nous contez ce que vous souffrites pour “ *l’impertinence d’un jeune* ”
 “ *homme bien-fait, et d’une très-jolie figure,* ”
 “ *dont l’air dédaigneux avait indigné les passa-* ”
 “ *gers ; ils engagèrent, dites-vous, deux mate-* ”
 “ *lots à le plonger dans la mer, lorsqu’ils le* ”
 “ *porteraient à terre en sortant de la chaloupe ;* ”
 “ *ce qui étoit très social. On exécuta cette com-* ”
 “ *mission obligeante ; mais, par une erreur dont* ”
 “ *vous fûtes la victime, et dont vous n’étiez* ”
 “ *pas trop fâché, on vous prit pour le beau* ”
 “ *damoiseau, et on vous étendit sur le sable,* ”
 “ *dans un endroit où il y avait quatre pieds* ”
 “ *d’eau. Vous fûtes le premier à rire de la mé-* ”
 “ *prise ;* ” et avec grande raison, puisqu’elle de-
 vait vous servir à constater les charmes que
 vous possédiez avant votre laborieux péléri-
 nage.

Oh ! vous avez eû raison de nous faire part
 de cette anecdote : il importe très fort à ceux,
 qui veulent s’instruire des loix de la Perse, de
 savoir, qu’au mois de Juin 1755 vous ressem-

* On ne citera plus les pages de ce livre, qui ne fera lû
 de personne.

bliez à un petit-maître amoureux de soi-même.

Nous citerons un autre passage dans vos propres paroles aussi modestes que bien choisies. “ *L’objet, dites-vous, qui m’amenait dans l’Inde, parût en lui-même beau, mais peu important ; et, si l’on me fit la grace de ne me pas regarder comme un joli imposteur, qui s’était servi de ce prétexte pour venir dans cette contrée tenter fortune, on crût d’un autre côté que le même coup de soleil, qui ferait disparaître les roses de mon teint, dissiperait mes premières idées.* ”

On ignore, Monsieur, ce que l’on pouvait penser à Pondichéri, sur la beauté, ou sur l’importance de l’objet qui vous y amenait ; mais on peut vous assurer, qu’en Europe on ne vous prend pas au moins pour un *joli* imposteur.

Permettez maintenant, Monsieur, qu’on vous dise sérieusement ce que des gens de lettres pensent de votre entreprise, de vos voyages, de vos trois gros volumes, et de votre savoir qu

VOU

vous vantez avec si peu de réserve. Dans le cours de cet examen, on ne pourra s'empêcher de faire quelques réflexions sur la manière dont vous en usez à la fin de votre discours préliminaire, avec ceux qui méritent votre respect, et votre reconnaissance.

On doit aimer le vrai savoir : mais toutes choses ne valent pas la peine d'être sçûes. Il est inconcevable que dans un siècle, où tous les arts se perfectionnent, et toutes les sciences s'épurent, ce qu'on appelle la littérature en général, soit, par faute de choix, presque barbare. On fait la profondeur des mers, on fait les loix et la marche de la nature, on fait ce qui se passe dans toutes les parties du monde habitable ; et on ignore combien de choses on ne doit pas savoir.

Socrate disait, en voyant l'étalage d'un bijoutier, “ De combien de choses je n'ai pas besoin ! ” On peut de même s'écrier, en contemplant les ouvrages de nos érudits, Combien de connaissances il m'importe peu d'acquérir !

Si

Si vous aviez fait cette dernière réflexion, vous n'auriez pas affronté la mort pour nous procurer des lumières inutiles.

La curiosité du public et des savans au sujet de Zoroastre cessa dès qu'on eût vu quelques lambeaux de ses prétendus ouvrages dans le Saddar, et dans d'autres livres, écrits en Persan par des Mages, qui étaient assurément plus à portée de les faire connaître qu'un Européen *au teint de rose*.

On possédait déjà plusieurs traités attribués à Zerdusht ou Zeratusht, traduits en Persan moderne ; des prétendues conférences de ce législateur avec Ormuzd, des prières, des dogmes, des loix religieuses. Quelques savans, qui ont lû ces traductions, nous ont assuré que les originaux étaient de la plus haute antiquité, parce qu'ils renfermaient beaucoup de platitudes, de bévuës, et de contradictions : mais nous avons conclu par les mêmes raisons, qu'ils étaient très modernes, ou bien qu'ils n'étaient pas d'un homme d'esprit, et d'un philosophe, tel que Zoroastre est peint par nos historiens. Votre
nouvelle

nouvelle traduction, Monsieur, nous confirme dans ce jugement : tout le collège des Guébres aurait beau nous l'affurer ; nous ne croirons jamais que le charlatan le moins habile ait pû écrire les fadaïses dont vos deux derniers volumes sont remplis.

Mais supposons, pour un moment, que ce recueil de galimatias contienne réellement les loix et la religion des anciens Perses ; était-ce la peine d'aller si loin pour nous en instruire ? Croyez-nous, Monsieur, vous auriez mieux fait de vous en tenir à vos belles loix féodales, et à votre religion Romaine, qu'apparemment vous chérissiez. Vous auriez pû être un grand Avocat, si vous parlez aussi bien que vous écrivez ; ou un excellent scholastique, avec tant soit peu plus d'orgueil.

Nous dirons même, et nous le dirons hardiment, que, s'il était possible de recouvrir tous les livres de Lycurgue, de Zaleucus, de Charondas, et s'ils ne contenaient rien de nouveau et d'intéressant, leur antiquité ne les

B

ferait

ferait pas valoir ; ils ne serviraient qu'à satisfaire la ridicule curiosité de quelques faïnéans, et n'influeraient nullement au bonheur des hommes, lequel doit, sans contredit, être le but de la véritable littérature.

Daignez vous rappeler le passage suivant dans un des opuscules de M. de Voltaire ; quoi qu'en général nous n'aimions pas les citations, nous faisons gloire d'adopter les pensées de cet illustre écrivain, l'honneur de la France : *Enfin*, dit-il, *dans ce recueil de cent portes ou préceptes tirés du livre de Zend, et où l'on rapporte même les propres paroles de l'ancien Zoroastre, quels devoirs moraux sont-ils prescrits ? Celui d'aimer, de secourir son pere et sa mere, de faire l'aumône aux pauvres, de ne jamais manquer à sa parole, de s'abstenir quand on est dans le doute si l'action qu'on va faire est juste ou non. Malheur au païs qui se trouve obligé de faire chercher ces préceptes dans la Zone brulante ! et d'ailleurs trouve-t-on rien d'aussi sensé dans vos trois in quarto ?*

Si ces raisonnemens, Monsieur, ne portent pas absolument à faux, il en résulte que votre objet n'était ni *beau*, ni *important*; que l'Europe éclairée n'avait nul besoin de votre Zende Vasta; que vous l'avez traduit à pure perte; et que vous avez prodigué inutilement pendant dix-huit ans un tems qui devait vous être précieux.

Mais direz-vous, “ j'ai voulu apprendre “ deux langues anciennes, qu'aucun Européen n'a sçu avant moi.” Quelle petite gloire que de savoir ce que personne ne fait, et n'a que faire de savoir ! on ne veut pas cependant vous priver de cette gloire : personne ne vous la disputera. On veut même croire que vous avez dans la tête plus de mots Zendes, c'est à dire, plus de mots durs, trainans, barbares, que tous les savans de l'Europe. Ne savez-vous pas que les langues n'ont aucune valeur intrinsèque ? et qu'un érudit pourrait savoir par cœur tous les dictionnaires qui ont jamais été compilés, et pourrait bien n'être à la fin du compte que le plus ignorant des mortels ?

D'ailleurs, êtes-vous bien sûr que vous possédez les anciennes langues de la Perse ? Ignorez-vous qu'une langue ne saurait être comprise dans un seul ouvrage ? Que tel homme qui lirait assez couramment les livres de Moïse en Hébreu, avec le secours d'un Juif, ne comprendrait rien dans le Cantique des Cantiques sans ce secours ; et quand il le comprendrait, il n'en ferait pas plus avancé pour l'intelligence des fables de Sandabar, écrites dans le même dialecte ? On ne possède une langue que lorsqu'on a lû un nombre infini de livres écrits dans cet idiome. C'est pourquoi on n'aurait jamais sçu l'Hébreu sans la langue Arabe, où presque toutes ses racines se sont conservées. Par la même raison on ne saura jamais, ne vous en déplaise, les anciens dialectes de la Perse, tandis qu'ils n'existent que dans les prétendus livres de Zoroastre, qui d'ailleurs sont remplis de répétitions inutiles.

“ Mais, direz-vous, me soupçonne-t-on
 “ d'avoir voulu tromper le public ? ” Non,
 Monsieur, *on ne dit pas cela*. Vous vous êtes
 trompé vous-même. Il était possible d'ap-
 prendre

prendre les caractères Zendes sans sortir de l'Europe; il était facile de traduire en Français ce que le révérend Docteur Darab vous dicta en Persan moderne, en le comprenant, peut-être, très peu lui-même : mais vous copiez ce ridicule Phébus; vous apprenez quelques centaines de beaux mots Zendiques; et à votre retour en France vous vous donnez comme le premier qui ait sçu la langue de Darius Hyftaspes, et le seul qui se soit avisé d'écrire *sur la Perse, et sur l'Inde*.

On passera légèrement sur vos voyages, on croit que vous avez assez appuié vous-même sur ce sujet. On observera seulement en passant, qu'ils ne ressemblent pas à ceux d'un homme de lettres; et on se hâte d'examiner la maniere dont vous les décrivez, qui n'est pas celle dont M. Chardin et M. Bernier ont écrit avant vous *sur la Perse, et sur l'Inde*.

Vous paraissez sentir vous-même le mérite de votre *discours préliminaire*. “ C'est un hors d'œuvre, dites-vous, que je puis avoir tort de risquer.” Eh! pourquoi donc en
im-

importuner le public ? Un auteur a beau s'excuser sur les défauts d'un ouvrage qu'il aurait dû corriger ou jeter au feu : mais pour vous, Monsieur, si vous avez manqué à vous faire cette justice, on doit vous pardonner ; vous avez, peut-être, craint de profaner l'élément sacré dont vous vous déclarez l'Apôtre. On louerait même votre piété, si votre rapsodie était d'une longueur raisonnable ; mais est-elle une réparation suffisante pour ceux qui ont entrepris la tâche de lire plus de cinq cens pages de détails puériles, de descriptions dégoutantes, de mots barbares, et de satyres aussi injustes que grossières ?

Vous direz, sans doute, que vous n'avez employé que dix-huit ans à nous compiler ce fatras, qui nous fait bâiller, et nous indigne à chaque page. Souffrez qu'à ce propos on vous répète un bon mot du Comte de Rochester, que M. Dryden rapporte dans son *parallèle entre la poésie et la peinture* : un poëte, parlant à ce Seigneur de sa tragédie, dit qu'il n'avait mis que trois semaines à la composer ; Comment

diabler, vo

diable, repondit-il, y avez-vous mis si long tems ?

Vous vous souvenez, peut-être, du proverbe cité par M. de Voltaire dans sa lettre au chapelain du roi de Suede, *Toutes vérités ne sont pas bonnes à dire*. Permettez qu'on y ajoute cette maxime : Celui qui prétend amuser ou instruire le public, doit le respecter trop pour l'importuner de toutes ses petitesse, et ne doit lui présenter que des choses épurées et triées parmi toutes ses connaissances.

Il semble, à la vérité, que cette maxime n'est pas généralement adoptée ; car dès qu'un écolier a ramassé quelques lieux communs pitoyables, il lâche aussitôt les écluses de son grand savoir sur le public, qui s'en trouve à present inondé : et à la honte du siècle ces niaiseries trouvent quelquefois des lecteurs. Voilà le bien qu'a produit le bel art del'imprimerie ! Tout ceci ne vous regarde pas. Il importe beaucoup à la littérature de savoir combien de fois vous avez pris l'ipékéuanha, et des apozèmes ; combien de fois vous avez eû la fièvre, la colique, les dartres,

il

il est de la plus grande conséquence de voir la liste de tous les villages Indiens où vous avez passé, et d'avoir le détail de toutes vos querelles.

Un lecteur éclairé sera sans doute charmé de savoir que dans la pagode d'Iloura “ à
 “ gauche et continuant par la droite, on ap-
 “ perçait Maha Deo, et au-dessous de ce Dieu,
 “ Raona et neuf de ses têtes autour du Lin-
 “ gam, que le deuxième bas-relief présente
 “ Maha Deo, Parbati, et au-dessous les
 “ Brahmes de Raona; le troisième Maha Deo,
 “ Parbati, Pendi (ou Pando) et au-dessous, un
 “ bœuf; le quatrième, les mêmes figures; le
 “ cinquième, un Brahme; le sixième, Maha
 “ Deo, et Parbati; le septième, Barguira; le
 “ huitième, Maha Deo, et Parbati; le neu-
 “ vième, les mêmes figures avec un bœuf; le
 “ dixième, la même chose; le onzième, Rajah
 “ Bal; le douzième, Maha Deo, Parbati, et
 “ un voleur; le treizième, Ram et sa femme
 “ Gangam; le quatorzième, Schiddadji et sa
 “ femme; le quinzième, Djakodji et sa femme;
 “ le seizième, Maha Deo, Parbati, et un bœuf;
 “ le dix-septième, Seadji; le dix-huitième,
 “ Nar-

1° Narcbiotar dans un Kambour ; le dix-neu-
 2° vieme, Toulladji ; le vingtieme, Mankoudji ;
 3° le vingt-unieme Satvadji ; le vingt-deuxieme,
 4° Latchimana ; le vingt-troisieme, Dondi ; le
 5° vingt-quatrieme, Mallari ; le vingt-cinqui-
 6° eme, Bonbi ; le vingt-sixieme, Tchemenandji ;
 7° le vingt-septieme, Makoundji ; le vingt-hui-
 8° tieme, Moradji ; le vingt-neuvieme Nem-
 9° badji, à quatre bras ; le trentieme, Dondi,
 10° et sa femme à quatre bras ; le trente-unieme
 11° Schamdji, voleur, qui a quatre bras, et à
 12° gauche sa femme ; le trente-deuxieme,
 13° Anandji, Bibi, (femme) ; le trente-troisieme,
 14° Goupala ; le trente-quatrieme, Manoukou à
 15° quatre bras, attaché à un pilier ; le trente-
 16° cinquieme, Anandji, avec un visage de tigre,
 17° devorant Kepaldji, et auquel on tire les en-
 18° trailles du ventre ; le trente-sixieme, Ram-
 19° sedj couché ; le trente-septieme, Gurigcor-
 20° den, à quatre bras ; le trente-huitieme, Ba-
 21° sek Rajah à six bras ; le trente-neuvieme,
 22° Kresnedji (ou Keeschtnedji) à quatre bras,
 23° couché sur Garour ; le quarantieme, Vis-
 24° chnou qui avale une femme ; le quarante-
 25° unieme, Tchendoupala à quatre bras, mar-

“ *chant sur Matchelé ; le quarante-deuxieme*
 “ *Goindrâs à quatre bras, appuyé sur un*
 “ *espece de trône ; le quarante-troisieme, Ana*
 “ *pourna, Bibi.*”

Voilà à peu près le langage de votre agréable discours préliminaire. Ce ne sont là, direz-vous, que de fables Indiennes ; mais s'attend-il à un homme né dans ce siècle de s'infatuer des fables Indiennes ? Ce n'est point ainsi que le Chevalier Chardin écrivit le voyage de Perse, ni M. Bernier celui de Cachemir : ils écrivirent tous deux avec autant de pureté que de goût. Un voyageur doit profiter de ces illustres exemples ; la *beauté de son teint*, et *cet air de douceur*, dont vous parlez, ne lui serviront de rien, s'il ne met par un peu de *graces* dans ses écrits.

Quelquefois, à la vérité, il vous prend envie de plaisanter. On vous fit chanter le Crédo en faux-bourdon, et vous insinuez, qu'étant Français, vous étiez pris pour musicien. Tranquillisez-vous, Monsieur ; on ne fait pas au juste ce qu'en pensent les prêtres Indiens.

diens, mais on vous assure que, si vous revenez en Angleterre, on ne vous fera pas chanter. Les Anglais connaissent trop bien la mélodie de votre nation musicale.

Jusqu'ici, Monsieur, nous n'avons d'autre plainte envers vous, que celle de nous avoir endormi; ce qui n'est pas certainement un crime en soi-même: quant à ceux qui craignent ces vapeurs soporifiques, il leur est facile ou de ne pas lire un livre qui les donne, ou de l'oublier; le remède est aussi naturel que la précaution est bonne.

On ne dira rien ici de votre style dur, bas, inélégant, souvent ampoulé, rarement conforme au sujet, et jamais agréable. Il est permis, peut-être, à un voyageur d'écrire un peu à la Persanne; mais après le siècle de Bossuet et de Fenelon, et dans celui de M. de Voltaire, et de M. d'Alembert, un Français doit au moins écrire avec pureté dans sa langue naturelle; et sûrement un membre de l'Académie des Belles-lettres doit avoir honte qu'un étranger lui reproche les défauts

de son style. On voit bien que vous n'êtes pas de l'Académie Française.

Nous aurons plus à dire sur la fin de votre discours. Vous recourûtes, Monsieur, aux Anglais; ils vous protégèrent contre votre nation; vous revintes en Europe dans un de leur vaisseaux; vous abordâtes en Angleterre dans un tems de guerre; les hommes les plus distingués du roïaume s'empressèrent de vous rendre service; vous allâtes à Oxford; on vous y reçût avec la même politesse: d'où vient donc que vous regardâtes d'un œil si malin une nation que l'Europe entière respecte, et qu'elle respectera? Quelle punition votre Zoroastre ordonne-t-il pour les ingrats? Combien *d'urine de bœuf* font-ils obligés d'avaler? On vous conseille, Monsieur, de prendre une dose de cette sainte et purifiante liqueur.

Pour épargner le lecteur, on ne relevera point l'indignité avec laquelle vous parlez d'un respectable Astronome qui vous fit l'honneur de vous visiter à St. Hélène. Votre basse et dégoutante plaisanterie à son sujet est-elle

elle d'un ton à s'allier avec celui du traducteur du Pazend ? Vous ajoutez “ *voilà les Français.* ” C'est insulter, Monsieur, à votre illustre nation que de leur imputer des mœurs, qui ne seraient pas dignes des sauvages du Cap de Bonne Espérance. Nous connaissons des Français de distinction, avec lesquels vous n'êtes pas, ce nous semble, très-lié, qui seraient indignés d'un pareil procédé à l'égard du plus vil de leurs vassaux.

Non, Monsieur, vous ne nous persuaderez jamais que c'est votre climat qui vous donne la petitesse d'esprit, et la bassesse du cœur. Ni par votre belle exclamation sur vos compatriotes, ni par vos invectives contre les notres, vous ne parviendrez au but de la Satyre, qui est d'être crüe, et de porter coup. La société des Français bien nés, bien élevés sera sûre et agréable quoique la votre soit insipide et dangereuse ; et nos gens de mérite ne cesseraient pas d'être estimables, quand même tous les fots présumptueux de la terre compteraient les verres de vin qu'ils boivent.

En

En effet, comment traiter un soi-disant littérateur qui s'efforce de tourner en ridicule des personnes, dont il n'a reçu que des marques de bien-veillance ? Quel titre faut-il donner à celui qui reçoit des rafraîchissemens chez des savans illustres, ne fût-ce que du thé, et qui les calomnie sans provocation dès qu'il les a quittés, qui viole les loix de l'hospitalité, loix si religieusement observées parmi les Orientaux, qui déshonore, nous ne disons pas le titre de savant, mais celui d'homme ?

Nous avons, Monsieur, l'honneur de connaître le Docteur Hunt, et faisons gloire de le respecter. Il est incapable de tromper qui que ce soit. *Il ne vous a jamais dit*, il n'a pû vous dire, qu'il entendait les langues anciennes de la Perse. Il est persuadé, aussi bien que nous, que personne ne les fait, ni ne les saura jamais, à moins qu'on ne recouvre toutes les histoires, les poëmes, et les ouvrages de religion, que le Calife Omar, et ses généraux chercherent à détruire avec tant d'acharnement ; ce qui rend inutile

la peine de courir le monde au dépens de l'éclat d'un *visage fleuri*. Il ne regrette pas à la vérité son ignorance de ces langues : il en est assez dédommagé par sa rare connaissance du Persan moderne, la langue des Sadi, des Cachefi, des Nezâmi, dans les livres desquels on ne trouve ni le Barsom, ni le Lingam, ni des observances ridicules, ni des idées fantastiques, mais beaucoup de réflexions piquantes contre l'ingratitude et la fausseté.

Vous n'avez qu'à vous louer de la politesse de cet homme estimable, ainsi que de celle du célèbre Antiquaire, auquel vous vous êtes adressé, et avec lequel vous en usez si poliment. Ses recherches sur l'histoire, et sur l'antiquité ont reçu une approbation générale. Vous fied-il après cela de prodiguer vos prétendues faillies Françaises au sujet de sa figure ? Mais on peut tout attendre d'un *teint de roses* : il est pour le moins aussi dangereux que le petit nez retrouffé dans le conte de M. Marmontel. Le nombre des hommes que l'on *plonge dans la mer* à cause de leur *beauté* n'est pas bien considérable en Europe ;

com-

comment pouvez-vous, Monsieur, supporter toutes les chétives physionomies qui vous entourent ?

Vous faites l'éloge de M. Stanley : c'est le moins que vous lui deviez ; il vous a rendu des services plus essentiels que ne le sont vos louanges. Vous en parlez comme d'un homme de goût, et vous avez raison. Ne perdrait-t-il pas dans votre opinion, comme sûrement vous perdriez dans la sienne, s'il avait lû votre traduction ? Nous souhaitons pour l'amour de lui qu'il ne la lise jamais.

On ne prendra pas la peine de relever toutes les erreurs dont votre récit fourmille ; mais on se croit obligé de vous reprendre sur quelques unes, auxquelles ceux, qui n'ont pas encore lû votre *Zende Vasta*, pourraient ajouter foi trop légèrement.

En Angleterre, dites-vous, le titre de Docteur, donné à tous les savans, en fait un corps à part, qui a tout le pédantisme de l'école. La plupart résident à Oxford et à Cambridge, villes, dont

dont l'air, à un mille à la ronde, semble imprégné de Grec, de Latin, et d'Hébreu.

Pouvez-vous croire sérieusement, Monsieur, qu'on ne saurait être savant en Angleterre sans être *docteur*, et que ce titre est donné à tous les hommes de lettres ? comme si l'on prenait des degrés en littérature ; comme si un ministre, un officier, un membre du parlement, un jurisconsulte, qui doit tout savoir, étaient obligés de rester dans l'ignorance à moins qu'ils ne prissent le bonnet ! Pouvez-vous ignorer que les nobles, les hommes d'état, les généraux, les interprètes des loix de cette nation, se glorifient d'avoir été élevés dans l'une ou l'autre de ces Universités ? qu'on y étudie les sciences, les beaux arts, les loix civiles et municipales, qui valent pour le moins celles des Guébres ? et si l'on n'a pas honte d'y lire les beaux ouvrages des anciens, c'est avec un esprit bien différent de celui dont vous avez lû les prétendues loix d'un prétendu législateur.

Est-il permis, après avoir publié trois volumes d'inepties, d'appliquer le beau nom de

D

pédans

pédans à ceux qui se sont donné tant de peine à simplifier, à épurer la littérature ?

Est-il permis à un homme, dont le seul mérite, selon son propre aveu, est de savoir par cœur quelques milliers de mots Zendiques et Pehlevaniques, de parler avec mépris des langues Grecque et Romaine, que les Despreaux, les Racines, les Bossuets se glorifiaient de savoir, et dont ils tiraient le fond de leurs immortels ouvrages ?

Cet homme extraordinaire, qui a continué pendant soixante années à cultiver les lettres, et à les enrichir, ne fait pas scrupule de dire dans sa lettre écrite, il y a quatre ans, à M. d'Olivet, que *le Grec et le Latin sont à toutes les autres langues du monde ce que le jeu d'échecs est au jeu de dames, et ce qu'une belle danse est à une démarche ordinaire.* Michel Cervantes, aussi grand écrivain qu'homme d'esprit, en dit à peu près la même chose, et les appelle *les reines des langues.* Ce n'est pas à cause de leur beauté, de leur mélodie, de leur énergie, que ces auteurs ont loué les anciens idiomes de Grèce et d'Italie ; c'est qu'ils étaient
ceux

ceux de Pindare, et d'Horace, de Sappho, et de Catulle, de Démosthène, et de Cicéron. On sent bien pour toutes ces raisons que ces langues ne sont pas les vôtres. Mais souvenez-vous de cet axiome : décrier ce qu'on ignore, et parce qu'on l'ignore, c'est le partage des fots ?

Daignez aussi vous ressouvenir, quand vous parlez de la littérature des Anglais, que, si les mots *collège* et *écolier*, sont équivoques dans votre langue, ils présentent un sens très-différent dans la leur de celui que vous leur donnez. Dans ce sens leurs Universités ne sont pas composées de *collèges* et d'*écoliers*, comme vous le dites ; mais la noblesse Anglaise, après avoir appris les langues et les élémens des sciences aux *collèges*, passent à l'*Université* trois ou quatre de leurs plus beaux ans pour approfondir ce qu'ils ont déjà effleuré, avant que de visiter les pays étrangers, ou de briller dans la cour plénière de la nation.

Sachez, Monsieur, que l'Université que vous décrivez, et dont vous n'avez pas la moindre idée, jouit d'un privilège que n'ont pas vos

Académies. C'est celui qui distingue l'homme libre, de l'homme qui ne l'est pas; celui de faire ses propres loix dans la grande assemblée du royaume. Elle choisit ses représentans parmi ceux qui ont le plus de talent et de vertu. Elle n'est pas, comme on fait, le seul corps politique de l'Angleterre qui jouisse de ce beau privilège; mais elle fait plus: elle n'en abuse point. La moindre recommandation de la part du ministre; la moindre cabale de la part du candidat suffirait pour le faire rejeter. A-t-il des talens, de la vertu? Il peut espérer d'atteindre à cette haute dignité. N'en a-t-il point? Il ne l'atteindra jamais. Tandis que l'université d'Oxford préservera ce droit précieux, elle fera la plus respectable Académie qui ait jamais existé.

On se hâte de finir l'examen de votre premier volume.

Vous triomphez, Monsieur, de ce que le Docteur Hyde ne savait pas les langues anciennes de la Perse; et vous ne dites rien de nouveau. Tous les étudiants de la littérature
Orient-

Orientale savaient déjà que les misérables poèmes appelés *Saddar* et *Ardiviraf Nama* étaient écrits en langue Persanne moderne, et seulement en caractères anciens. Un jeune homme, qui s'est amusé pendant quelque tems de ces bagatelles, et qui s'occupe à présent à étudier des loix, qui ne sont pas celles de Zoroastre, nous avait expliqué plusieurs années avant la publication de votre livre, ce couplet, dont le sens est

*Ils étendirent de beaux tapis tissus de perles,
Ils répandirent de tous côtés des parfums et
des odeurs *.*

Il nous a dit que les mots *besât* tapis, *bekhór* parfum, et *atar* odeur, étaient Arabes, et que par conséquent ces vers avaient été faits après le milieu du septième siècle. Ce même homme nous a fait remarquer que dans la

* En Persan moderne,

بِسَاطِ نَغَزِ كَهْرَبَافْتِ افكَنْدَنْدِ
بَخُورِ وَعَطَرِ از هَر سَوِ افشَانْدَنْدِ

premiere édition de l'ouvrage de Hyde, p. 102, on a répété le mot *askendend*, ils étendirent, deux fois, que la méprise ne consistait que dans une seule lettre, et que l'on doit mettre dans le second vers *affbandend*, ils repandirent ; de maniere que le distique s'écrive,

Besati naghzi gobarbast askendend
Bekbor u atar ez ber sou affbándend *.

car en lisant *parakendend* il y a une syllabe de trop dans le vers, à moins qu'on ne lise *basteb* au lieu de *bast* dans le premier membre du couplet, ce qui paraît plus grammatical ; et alors le distique se scandera,

Bēsāti nāgh | zī gōbērbāf | tēb āskēdēnd |
Bēkbōr u at | ar ēz bēr sōu | pārākēdēnd |

Mais il est inutile de vous parler de vers ; ils ne sont pas de votre compétence.

* En Caracteres anciens.

بساتي ناغي زى گوبرباف تب اسكندند
 بکبور ا اتار از بر سو پاراکندند

Vous reprenez le Docteur Hyde de ce qu'il ignorait que les cinq *gabs* signifiaient les cinq parties du jour ; de ce qu'il dit *toi* au lieu de *ton* ; et de ce qu'il ne savait pas qu' *Aberman*, le nom de votre diable Persan, était une abbréviation du mot mélodieux *Engbri meniosch* ; car vous savez qu'en changeant *Engbri* en *Aber* et *meniosch* en *man* on fait *Aberman*. De la même manière on peut faire le mot *diable* en changeant *Engbri* en *di*, et *meniosch* en *able*,

Vous nous apprenez mille autres choses également curieuses et intéressantes, lesquelles valaient bien la peine d'être cherchées entre les Tropiques.

On ne fera point ici l'apologie du Docteur Hyde. C'est le sort de ceux qui se sont appliqués à étudier les loix des Guébres, d'avoir beaucoup de vaine érudition, très peu de jugement, et point de goût. Mais souvenez vous que cet homme aimable et industrieux ne vivait pas dans le dix-huitième siècle, ou n'en vit que le commencement, et qu'il n'avait ni les secours, que vous avez eû sans en profiter, ni les exemples que vous avez connus
sans

fans les suivre. Vous citez de tems en tems la *Bibliothèque Orientale*; ce livre aussi profond qu'agréable aurait pû vous servir de modèle. Mais vous étiez résolû d'être un *original*.

De plus, savez-vous que le Docteur Hyde composa une élégie Persanne sur la mort du roi Guillaume III. ? Ce petit poëme de treize distiques est imprimé en caractères anciens, dont il avait fait fondre des types. Vous n'aurez garde, Monsieur, de nous montrer vos élégies.

Revenons en aux Guébres. Vous avez rapporté de l'Inde des manuscrits orientaux que l'Europe possédait déjà; mais vous n'avez pas cherché ceux dont elle avait besoin. Vous n'avez point rapporté l'original du *Calila va Demna*, livre charmant, écrit en Indien, et traduit dans toutes les langues connues sous le nom de *Fables de Pilpai*; ni la traduction du même ouvrage en Pehlevi, faite dans le sixième siècle par l'ordre du roi Nou-chirvan. Nous avons une traduction Arabe, faite à la lettre sur cette dernière, avec le secours de laquelle (si l'on avait les deux autres

ma

manuscrits) on pourrait apprendre quelque partie des langues Sanscrite, et Pehlevanique, si quelqu'un était assez oisif pour entreprendre cette tâche.

Vous n'êtes pas trop exact même dans les titres de vos manuscrits ; 1. Celui nommé *Tobfat el Irakein*, ou *Le Don des deux Iraques*, n'est pas, comme vous l'annoncez, l'histoire de deux rois Irakiens, mais une description poétique des rivières, montagnes, prairies, &c. dans les deux provinces nommées Iraques, c'est à dire l'ancienne Babylonie, et la Parthie : 2. Le poëte Hafez n'était point le cousin germain, ni même le contemporain de Sadi, attendu qu'il mourût dans l'ande notre ère 1394, et que Sadi était né en 1175, et par malheur pour votre calcul, avait vecû seulement six vingt ans : 3. *Les Contes du Perroquet* étaient composés par un natif de Nakhshheb, ville de la Tranfoxane, qui par conséquent est surnommé *Nakhshhebi*, et non *Nakhshi*, comme vous l'appellez.

Voilà réellement des minuties ; mais à l'exemple du traducteur du *Zendavesta*, on

E

se

se réserve le droit d'être quelquefois ennuyé.

Passons à votre second volume, dans lequel vous annoncez la vie d'un grand législateur, et vous débutez par des contes, que le sage dervis, auteur des *Mille et un Jour*, aurait rougi d'insérer parmi les siens. Ciel ! que de remplissages ! On voit d'abord des *notices* affommandes de vos manuscrits, dont vous avez déjà parlé mille fois ; puis cent pages de *sommaires* de tout l'ouvrage, que personne ne lira, et dont nous ne conseillons la lecture à personne.

La seule chose curieuse qu'on trouve dans vos *notices*, y est à votre inscû, et par hazard. Vous abrégez à votre façon un conte Persan dans lequel un magicien puissant menace de tuer un philosophe, s'il ne répond pas à toutes ses questions. Il lui demande *ce que c'est que le beau sexe désire le plus* : l'autre répond que c'est *la tendresse d'un amant*. Le magicien appelle sa femme pour décider de la vérité de cette réponse : elle veut sauver la vie au philosophe, et lui révèle le secret du ma-

gicien

gicien en lui avouant que le souverain bonheur de son sexe consiste à être obéi, et à exercer le pouvoir. Or, comme on voit d'abord que cette idée orientale a fourni le sujet d'un agréable conte à notre Chaucer, on peut supposer qu'il l'avait prise des Provençaux dans un tems, où les livres Asiatiques commençaient à être connus en Europe.

Vous étalez le mérite de vos recueils Persans, qu'il vous plait d'appeller *Ravaât*, mot Arabe, et par conséquent très-moderne en Perse, qui signifie *traditions*. Ces recueils ne sont pas rares. M. Frazer en avait rapporté un de l'Inde, qui est plus étendu que le votre, quoique vous affectiez d'en parler avec mépris. Cet Ecoffais, Monsieur, qui savait le Persan moderne pour le moins aussi bien que vous, annonce son manuscrit dans sa liste imprimée, comme un recueil de toutes les traditions authentiques touchant les loix de Zoroastre. *Lucius ait ; Fannius negat : utri creditis, Quirites ?*

On n'aura garde de mentionner ici toutes vos bévuës : mais on en relevera quelques-unes.

peu importantes, à la vérité, mais telles qu'un savant aurait dû éviter. Le Docteur Darab aurait pû vous dire, Monsieur, que *Zobore* n'est pas le nom de Jupiter, ni *Moschteri* celui de Venus. Vous avez transposé les noms de ces deux planètes : *Zobora*, qui signifie *lumineuse* en Arabe, est celle que nous nommons Venus, à laquelle les poètes orientaux donnent un des attributs de l'Apollon des Grecs, celui de porter une harpe, et de la pincer délicieusement. Venus est donc selon eux la déesse de la musique ; et dans ce sens les Français ne sont pas nés sous cette planète.

Vous confondez les mots *Iran*, et *Arran*, qui n'ont pas la même orthographe en Persan *. Vous parlez de *l'Iran proprement dit*. Sachez qu'il n'y a point *d'Iran improprement dit*. Le pays *d'Arran* faisait partie de l'ancienne Médie ; les géographes Asiatiques le joignent souvent avec *l'Azarbigian*. *L'Iran*, ou *l'Airan*, écrit avec un A et un I, est le nom général de l'empire des Persans, opposé à celui des Tartares, ou le Touran.

* Irán ایران Arrán اران

Nous observons que dans vos citations des prétendus livres Zendes, vous faites usage du mot *Din* pour signifier la loi et la religion. Or ce mot est pûrement Arabe, et par conséquent ne pouvait pas se trouver dans un livre Zende. Nous soupçonnons que vos Guébres ressemblent à ces Bohêmes vagabonds, qui prétendent savoir la langue ancienne de l'Egypte, et tirent une horoscope pour deux sous.

On peut ajouter que la plus grande partie de votre vie de Zoroastre est tirée ou des livres Persans, que nous avons déjà, ou de la traduction de quelques livres Grecs, que nous serions bien aise de n'avoir jamais eûs ; et que ce législateur, si votre narré est vrai, était le plus détestable de tous les hommes.

Nous venons, Monsieur, à votre fameuse traduction sur laquelle vous fondez toute votre gloire.

Le premier ouvrage que vous vous offrez n'est qu'une liturgie ennuyeuse, avec le détail de quelques cérémonies absurdes. Voici le style

style de ce livre inintelligible. “ Je prie le
 “ Zour, et je lui fais iescht. Je prie le Bar-
 “ som, et je lui fais iescht. Je prie le Zour
 “ et je lui fais iescht. Je prie le Zour avec
 “ le Barsom et je lui fais iescht. Je prie le
 “ Barsom avec le Zour, et je lui fais iescht.
 “ Je prie le Zour sur le Barsom, et je lui fais
 “ iescht. Je prie le Barsom sur ce Zour, et
 “ je lui fais iescht. Je prie le Zour sur ce
 “ Barsom, et je lui fais iescht, &c. &c.” Il
 est bon d’avertir ici que le *Zour* n’est que de
 l’eau, et que le *Barsom* n’est qu’un faisceau
 de branches d’arbres. Zoroastre ne pouvait
 pas écrire des sottises pareilles. C’est, sans
 doute, la rapsodie de quelque Guébre mo-
 derne.

Ce qui nous confirme dans cette idée, c’est
 que vous mettez à la marge les mots *pargard*
awel pour signifier *première section*. Or ce
 mot *awel* est Arabe, et Zoroastre ne savait pas
 la langue Arabe. Vous citez souvent les mots
 de cette langue, pour de l’ancien Zende ;
 comme *nekâb*, mariage, *tavbid*, déclaration
 de l’unité de Dieu, et *tâvidh*, un présér-
 vatif, qui ne sont que des simples gérondifs
 Arabes.

Arabes. Dans votre traduction des *Iescbts Sadés*, manuscrit Zende, vous avez l'effronterie de faire mention de *Nouschirvan Adel*, qui régnait à la fin du fixième siècle, et dont le titre d'*Adel* ou *Le Juste* lui fût donné par Mahomet. Voilà votre ancienne langue de Perse.

On fera grace au lecteur du reste de votre traduction, qui ne dit rien ni au cœur ni à l'esprit. Tout votre *Zende Vasta* n'est qu'un tissu d'exclamations puériles, si nous en exceptons le *Vendidad*, ou *Pazend*, qui seul a quelque air d'autenticité : encore n'est-ce, selon vous, que la vingtième partie de l'ancien livre de Zoroastre. Nous demandons, Où sont les autres parties ?

Il faut vous demander encore pourquoi les Persans eux-mêmes disent unanimement que Zoroastre publia trois ouvrages, le *Zend*, ou le livre de vie, le *Pazend*, ou la confirmation de ce livre, et le *Vasta*, ou *Avesta*, qui en était la glose ? * Les Persans étaient, sans doute, à portée de savoir la vérité de ce qu'ils

* En Persan, زند , پازند , واستا

avançaient. Il faut ajouter foi à leur témoignage.

Nous dirons en passant que vous n'êtes pas le premier qui nous ait enseigné que les livres de Zoroastre étaient écrits dans un ancien dialecte de la Perse, différent du Pehlévannique. M. d'Herbelot le dit dans l'article *Usta* de sa *Bibliothèque Orientale*, livre, qui fait beaucoup d'honneur à votre nation, et que vous citez très-souvent sans en faire votre profit.

Les vingt-deux chapitres de votre *Paxend*, quoique, peut-être, plus anciens que le reste de l'ouvrage, sont de si peu au-dessus de l'*I-zeschné*, et *Vispered*, que ce n'était certainement pas la peine de les publier. Ils ne contiennent rien qui réponde au caractère de philosophe, et de législateur. Nous en citerons seulement la description du chien; et si, après cette absurde rapsodie, la plus intelligible, et la plus importante partie du livre, le lecteur veut le lire en entier, il a du courage. Voici donc Zoroastre, qui parle par son *bel* interprète.

“ Le

“ *Le chien a huit qualités : il est comme l’Athornè, (le prêtre) il est comme le militaire, il est comme le laboureur principe de biens, il est comme l’oiseau, il est comme le voleur, il est comme la bête féroce, il est comme la femme de mauvaise vie, il est comme la jeune personne. N’est-ce pas là un beau groupe ! mais il nous faut des détails : oh ! nous en aurons de vraiment sublimes. Ecoutons.*

*Comme l’Athornè, le chien mange ce qu’il trouve ; comme l’Athornè il est bien-faisant et beureux ; comme l’Athornè, il se contente de tout ; comme l’Athornè il éloigne ceux, qui s’approchent de lui : il est comme l’Athornè. Voilà ce qui s’appelle une précision géométrique dans les formes. Il y a seulement quelque petit manque de sens commun dans la démonstration ; mais cela est bien racheté par la maniere fine et élégante dont Zoroastre satyrise les prêtres : et ces paroles, *il mange ce qu’il trouve*, sont fort énergiques. Au reste on voit que le ton poli a été long-tems avant nous de donner le titre de *chien* très libéralement.*

Le chien marche en avant comme le militaire ; il frappe les troupeaux purs en les conduisant comme le militaire ; il rôde devant, derrière les lieux comme le militaire : il est comme le militaire. Il y a bien des guerriers qui ne trouveraient pas la comparaison flatteuse. Monsieur le traducteur, en connaissez-vous, qui s'en accommoderaient ?

Le chien est actif, vigilant, pendant le tems du sommeil, comme le laboureur principe de biens ; il rôde devant, derrière les lieux, comme le laboureur principe de biens ; il rôde derrière, devant les lieux comme le laboureur principe de biens : il est comme le laboureur. Devant, derrière, derrière, devant——Repetition gracieuse et emphatique !

Comme l'oiseau le chien est gai ; il s'approche de l'homme comme l'oiseau ; il se nourrit de ce qu'il peut prendre comme l'oiseau : il est comme l'oiseau.

De la même manière on peut prouver que le chien ressemble à tous les animaux de l'histoire

l'histoire naturelle de M. Buffon. Le singe se nourrit de ce qu'il peut prendre, le chat de même, l'écureuil de même, et tous les animaux de même. Ergo, le chien ressemble à tous les animaux. Ah, la belle chose que la logique Persanne ! Si celui qui nous la rend si éloquemment voulait en tenir école, et en *impregner l'air à la ronde*, quel ton léger ne serait pas substitué à la pédanterie Latine et Grecque ?

Le chien agit dans l'obscurité comme le voleur ; il est exposé à ne rien manger comme le voleur ; souvent il reçoit quelque chose de mauvais comme le voleur ; il est comme le voleur. Le pauvre chien commence à perdre dans les parallèles ! mais malgré la bonne intention de Zoroastre en sa faveur, y avait-il beaucoup gagné ?

Le chien aime à agir dans les ténèbres comme la bête féroce ; sa force est pendant la nuit, comme la bête féroce : quelquefois il n'a rien à manger comme la bête féroce ; souvent il reçoit quelque chose de mauvais comme la bête féroce ; il est comme la bête féroce. Tournures à

chaque instant nouvelles et agréables ! Ne riez pas, lecteur : respectez l'antiquité ; admirez tout dans Zoroastre.

Le chien est content comme la femme de mauvaise vie ; il se tient dans les chemins écartés comme la femme de mauvaise vie ; il se nourrit de ce qu'il peut trouver comme la femme de mauvaise vie : il est comme la femme de mauvaise vie. Le philosophe voulait prouver qu'il connaissait parfaitement tous les états ! Qu'importe que ce fût au dépens du chien et de la raison ? mais patience ! Voici sa dernière comparaison pour le moins aussi juste que toutes les autres.

Le chien dort beaucoup comme la jeune personne ; il est brûlant et en action comme la jeune personne ; il a la langue longue comme la jeune personne ; il court en avant comme la jeune personne. Tel sont les deux chefs que je fais marcher dans les lieux, savoir, le chien Pesoschoroun et le chien Veschoroun, &c.

Ormuzd, grand Ormuzd, principe de tous biens parmi les Guébres, si tu as dicté cette
chienne

*chienn*e de description à Zoroastre, je ne te fais pas *iescht* ; tu n'es qu'un sot Génie ; peut-être, *au teint de lys et de roses*, mais sûrement sans cervelle !

Vous voïez, Monsieur, que le mal se gagne ; nous donnons à notre tour dans les exclamations ; aimeriez-vous mieux ce dilemme ? Ou Zoroastre n'avait pas le sens commun, ou il n'écrivit pas le livre que vous lui attribuez : s'il n'avait pas le sens commun, il fallait le laisser dans la foule, et dans l'obscurité ; s'il n'écrivit pas ce livre, il était impudent de le publier sous son nom. Ainsi, ou vous avez insulté le gout du public en lui présentant des sottises, ou vous l'avez trompé en lui débitant des faussetés : et de chaque coté vous méritez son mépris.

Nous croirons plutôt les Guébres eux-mêmes, lorsqu'ils nous assurent que les livres de leur législateur furent brulés par Alexandre. Nous savons d'ailleurs que les Rois de la famille Sassanienne ramassèrent tous les anciens livres qu'ils pouvaient trouver, et que les généraux d'Omar les firent presque tous détruire,

détruire, selon les ordres que ce Calife avait reçus de Mahomet. Les Mahométans, tolérans pour toutes les autres religions, sont intolérans pour les idolâtres, et les adorateurs du feu; et si quelques familles de ces malheureux trouvèrent le moïen de se retirer dans l'Inde, ils ne pûrent conserver que quelques traditions imparfaites au sujet de leurs anciennes loix.

Tels sont les livres que vous allâtes chercher à Surate. Ils sont assez barbares en eux-mêmes, et ils n'ont pas gagné dans votre barbare traduction. Tout votre livre est si bigarré de mots étrangers qu'il est nécessaire de savoir un peu le Persan pour comprendre votre Français. Votre ouvrage a l'air d'un grimoire, mais on y voit bien que vous n'êtes pas *forcier*.

On ne dira rien des obscénités qui sont prodiguées dans quelques passages de vos prétendues loix, lesquelles vous rendez plus dégoutantes, s'il est possible, par vos notes. On aurait crû que le précepte *vitanda est rerum et verborum obscenitas* regardait surtout

les

les ouvrages de morale, et de religion. Mais vous faites dire au bon principe des Guébres des saletés qu'une sage femme rougirait de répéter parmi ses commères. *Vous ne savez, dites-vous, comment les exprimer honnêtement.* Eh ! pourquoi les exprimer du tout ? C'était pour faire voir combien vous possédiez votre Persan.

Quand aux vocabulaires que vous avez traduits, il faut avouër que le révérend Docteur Darab a dû savoir les langues sacrées de sa nation : mais lorsque nous voyons les mots Arabes corrompus *Dunia* et *Akbré* les deux mondes, *Malke* un roi, *Zemân* le tems, *Gann* animal de bétail, *Damme* sang, *Sanat* année, *Ab* pere, *Am*, mere, *Awela* d'abord, *Shemfia* le soleil, *La* non, et quelques autres, donnés pour des mots Zendes et Pehlevis, ainsi que *Baki* le reste, *Tamâm* accompli, &c. pour du Parfi, nous disons hardiment que ce charlatan vous a trompé, et que vous avez taché de tromper vos lecteurs.

Nous croions ici entrevoir la vérité. Vous n'avez appris qu'un peu de Persan moderne,
et

et encore moins de l'ancien ; et vous avez traduits ces malheureux livres Zendes, avec le secours de ce Guébre, qui ne les entendait probablement lui-même que très imparfaitement. Vous avez fait en cela comme un homme que nous connaissons, qui traduisait les poèmes Arabes les plus difficiles sous les yeux d'un natif d'Alep, tandis qu'il ne pouvait pas lire le premier chapitre de l'Alcoran sans ce secours ; et vous êtes semblable à un enfant qui flotte sur des vessies enflées, et se persuade qu'il nage à merveille.

Mais souvenez-vous qu'un écolier qui apprend le Latin ne s'avise pas de faire imprimer sa nomenclature ? Souvenez-vous aussi qu'un vocabulaire n'est pas plus une langue qu'une pierre n'est un château. Il n'y a rien de si facile que d'étaler une vaine érudition. Nous connaissons des auteurs qui citent l'original des livres Chinois sans pouvoir lire trois caractères de cette langue. M. Fourmont qui compila une grammaire de la langue Chinoise à l'aide d'un natif de Peking, n'était pas capable, peut-être, de traduire les Chi-kin ou trois cens Odes, dont une, qui est très belle

belle, est citée par Confucius. Il serait à souhaiter que M. de Guignes voulût employer ses loisirs à traduire ces anciens poèmes, qui sont à la Bibliothèque du Roi de France, au lieu de s'occuper à publier les traductions du P. Gaubil, qui d'ailleurs sont très-curieuses, et très-autentiques.

Le reste de votre ouvrage contient quelques traités assommans, un *précis raisonné* où l'on ne trouve ni précision ni raison, avec une table très-étendue des matières, que peu de personnes s'aviseront de consulter.

Nous avons exposé la quintessence de vos trois énormes volumes, desquels un homme de goût, qui aurait possédé la langue, aurait pu faire un *in-douze* assez amusant.

Il résulte, Monsieur, de tout ceci, ou que vous n'avez pas les connaissances que vous vous vantez d'avoir, ou que ces connaissances sont vaines, frivoles, et indignes d'occuper l'esprit d'un homme de quarante ans.

Vous insinuez que vous avez quelque dessein de retourner à l'Inde pour y traduire les livres sacrés des Brahmanes. Oh ! pour l'amour de vous-même, et pour celui du public, ne songez plus à ce projet. Votre description des *Linganistes* ne nous donne pas une idée trop avantageuse des philosophes Indiens. D'ailleurs, n'est-ce pas assez d'avoir traduit le Zendevasta ?

Croyez-nous, Monsieur, employez mieux votre tems : cessez de médire ; et de calomnier des hommes qui vous ont rendu service : cessez de vous infatuer des extravagances d'une misérable secte d'enthousiastes : mettez dans la bibliothèque de votre roi tout ce qu'il vous plaira ; mais ne présentez au public que l'extrait le plus pur de vos écrits. Souvenez-vous surtout de ce couplet du poëte Sadi,

اگر صد سال شبر آتش فروزد
اگر یکدم در او افتد بسوزد

Quand même le Guébre aurait entretenu son feu pendant cent années, dès qu'il y tombe, il s'y brule.

Vous

Vous nous pardonnerez de n'avoir pas lû les mémoires que vous avez inséré dans le *Journal des Savans*, et ailleurs. En vérité nous n'en avons pas eû le courage.

Au reste, Monsieur, ne croiez pas que celui qui vous écrit cette lettre, ait l'intention de vous nuire en la publiant. Il s'est crû obligé de répondre à vos satyres, comme on chasse un frêlon qu'on voit bourdonnant autour d'un ami, sans pourtant aimer ni haïr le pauvre insecte, qui est hors d'état d'être réellement nuisible à personne.

Il est, cependant, fâché de savoir que *vous n'êtes pas plus opulent*. Le fameux Antiquaire, au sujet duquel vous vous servez de ces mêmes mots, n'a pas tant de raison que vous, Monsieur, de se consoler des rigueurs de la fortune : il n'est riche ni en manuscrits Zendiques, ni en mots barbares, ni en orgueil.

Mais, comme vous avez votre vanité, qu'on vous passe sans peine, souffrez, Monsieur, que l'inconnu qui veut bien accorder l'honneur d'une critique à votre livre, ait aussi la sienne, et ne mette dans le frontispice de cette

brochure que les lettres initiales de votre nom. Il ignore ce que le public en pensera, et s'il ne condamnera pas cet examen au moins comme inutile. Mais quoiqu'il en soit, il n'a pas jugé à propos de chercher un abri pour la foudre sous vos lauriers.

Pour la même raison, permettez qu'il vous cache son nom ; d'autant plus qu'il n'aspire pas à former une correspondance avec vous ; et que, si vous répondez à sa lettre, il est résolu de ne point faire de réplique. Tout ce que vous en saurez est ceci : il n'est, graces au ciel et à la nature, ni Guébre ni Français, quoiqu'il respecte la mémoire du véritable Zoroastre, et qu'il connaisse bien des Français dignes d'estime. Il n'est d'aucun país, quand il s'agit des sciences et des arts, qui ne sont d'aucun país. Mais quand il est question de la gloire de sa patrie, il est prêt d'en être ou le défenseur, ou le vengeur. Enfin, Monsieur, vous devez lui savoir bon gré de vous avoir écrit dans une langue qui ne lui est pas naturelle, uniquement parce que vous la savez un peu.

F I N.

Faute à corriger.

P. 9. l. 19. recouvrir, ~~mettez~~ recouvrer.

